

Souvenirs des bas quartiers

Nicolás Román Borré

Ce texte de Nicolas Román Borré est extrait de Sobre relatos, cuentos ensayos de cineclubes (Sur des récits, des contes et des essais de ciné-clubs), l'anthologie sur le ciné-club dont il est coauteur. Il y témoigne de son expérience de ciné-clubiste dans les bas quartiers de Carthagène des Indes, en Colombie.



L'activité de ciné-clubiste permet d'établir de singuliers contacts avec les spectateurs. Avec le temps, amitiés et complicités se nouent avec les personnes auxquelles était initialement destiné notre travail. Ces contacts sont très variés : depuis l'accolade chaleureuse du parfait inconnu qui me donne du « bon vieux Nico », jusqu'aux insultes ayant pour objet ma propre mère, proférées par un tenant de la morale n'ayant pas apprécié la projection de *Salò* ou des *120 jours de Sodome* de Pasolini.

Cette manie de diffuser une œuvre à laquelle nous accordons une grande valeur varie selon le lieu de la projection. S'il s'agit d'un musée, d'une université ou d'une cinémathèque, la liberté de programmation va du classique à l'œuvre pointue la plus assommante, autrement dit, elle s'étend de la filmographie restaurée de David Wark Griffith au cycle de réalisations polynésiennes des années 20. Si le ciné-club se trouve dans l'enceinte d'une école, on projettera inmanquablement *Ulysse* de Mario Camerini, interprété par Kirk Douglas, Silvana Mangano et Anthony Quinn ; viendront ensuite une série d'adaptations littéraires ou historiques, presque toujours les mêmes : *Hamlet*, *Les dix commandements*, *Chronique d'une mort annoncée*, ou *Les misérables*.

Mais c'est dans les quartiers populaires de Carthagène des Indes que j'ai vécu les expériences humaines les plus enrichissantes en tant que ciné-clubiste. Nul ne peut imaginer, sans les avoir fréquentés, qu'en ces quartiers vivent des milliers de personnes qui n'ont jamais mis les pieds dans une salle de cinéma. Pour elles, la magie du septième art relève d'un miracle lumineux.

Ces projections gratuites du week-end m'ont ainsi permis d'approcher de près des réalités sociales que je soupçonnais seulement jusqu'alors. J'y ai découvert des lieux où l'espoir est absent de la vie quotidienne, et réalisé que l'on pouvait y vendre un quart de citron, que mille pesos pouvaient constituer une grande fortune. Et pourtant, pendant la projection, il y avait toujours une main amicale pour m'offrir une *chicha*, ce rafraîchissant jus de goyave, que le bienfaiteur se procurait certainement à crédit, à la supérette du coin.

Forts de l'expérience acquise, nous savions que l'on ne pouvait y projeter des films de Bergman, de Tarkovski ou de Fellini, mais qu'à l'inverse, les films muets de Charles Chaplin, de Buster Keaton ou les films d'animation étaient systématiquement promis à un formidable succès.

Mieux valait rencontrer le président du comité de quartier ou, à défaut, le leader civique le plus populaire, avant d'organiser une projection dans la rue. Cette précaution permettait deux choses : se prémunir contre le vol de matériel et résoudre les problèmes d'installation électrique.

Certains organisateurs apportaient l'écran et les chaises — autrement dit, le strict nécessaire — mais cela suscitait un certain ressentiment auprès des membres de la communauté qui aimaient se sentir impliqués dans le projet. Aussi, la prudence voulait que l'on demande à la communauté de fournir une toile ou un mur blanc — le film était finalement projeté le plus souvent sur un drap ou une nappe — et chaque spectateur était prié d'amener le nécessaire pour s'asseoir.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le meilleur public n'était généralement pas constitué par les enfants, mais bel et bien par les mères de famille, qui écoutaient attentivement toutes nos prétentieuses interventions et venaient nous

Carnet d'Amérique latine

voir, à la fin de la séance, pour dissiper leurs nombreuses interrogations. Quant aux enfants, étant pour la majorité captivés par l'image – du reste beaucoup plus que par l'histoire — et comprenant bien que les personnages à l'écran sortaient de la lentille, il nous fallait très souvent écarter leurs têtes qui, animées d'une obstination scientifique, revenaient systématiquement dans le champ du faisceau lumineux.

L'affection sincère témoignée par les habitants de ma ville est un reflet de l'amour pour le cinéma qui, en tous lieux, réunit des âmes, éveille des sentiments, esquisse des sourires ou fait verser des larmes. Le cinéma qui, par-dessus tout, est à même de changer la réalité et de faire naître le rêve.

Je me souviendrai toujours d'un de ces spectateurs, un petit bout de quatre ans qui, à l'issue de la projection de *Kirikou et la sorcière*, me tira par la chemise pour me susurrer à l'oreille : « moi aussi je veux faire des films »...

(Traduction : Simon GAUTHIER)